

Antje-Marianne Kolde
Lausanne / Genève



Hans Weber sous la loupe

Qu'ont le pôle et l'horticulture en commun?

Quel est le point commun entre les mots *Sammelsurium*, *putch*, *cinder*, **ensorcerer*, *gringo*, *cucurbita*, **camelophant* et *pedante*? Comme beaucoup d'autres, ils figurent dans une des nombreuses rubriques intitulées «Curiosità linguistique» et dues à la plume diserte et érudite de Hans Weber. Dans les lignes qui suivent et qui constituent un hommage et un remerciement à cet auteur passionné des langues et de leur histoire, je vais d'abord me concentrer sur la *variété* en tant que caractéristique récurrente de ses rubriques avant de m'arrêter plus longuement sur trois rubriques et les réflexions, notamment didactiques, qu'elles m'inspirent.

En lisant les rubriques «curiosità linguistique», le lecteur ne peut qu'être frappé par la variété des découvertes qu'il est amené à faire dans le sillage de Hans Weber. Ainsi, les mots dont l'histoire est retracée appartiennent tant à des vocabulaires spécifiques comme la langue codée de l'héraldique (*Babylonia* 2004, 3, p. 56-57 ou *Babylonia* 2006, 1, p. 55-56) ou les désignations de légumes (*Babylonia* 1999, 2, p. 67-68) qu'à des parlers nationaux, par exemple des mots suisses (*Babylonia* 98, 2, p. 73). Souvent, l'auteur se penche sur les nombreuses métamorphoses en tous genres que subissent les mots lors de leurs voyages dans le temps et à travers le monde, qu'il s'agisse de transformations phonétiques dues à la difficulté de prononcer un son (*Babylonia* 1996, 2, p. 44, *Babylonia* 1997, 4, p. 72-73 ou *Babylonia* 2002, 4, p. 48-49) ou de mots nouveaux formés sur d'autres mots à la suite d'une mésinterprétation de l'article par exemple (*Babylonia* 95, 3, p. 49), ou encore d'appellations données à des peuples et fondées sur des mots qu'ils

prononcent, incompréhensibles pour l'auditeur étranger (*Babylonia* 1997, 1, p. 66). D'autres fois, Hans Weber s'intéresse à l'ajout de terminaisons, notamment pseudo-latines ou latines, visant à doter un terme d'une connotation bien précise, voire à l'anoblir (*Babylonia* 96, 2, p. 45 et *Babylonia* 2000, 3, p. 57). Ailleurs, il traite des divers moyens mis en œuvre par différentes langues pour résoudre un même problème, par exemple celui des mots composés (*Babylonia* 2001, 2, p. 55-56). Encore ailleurs, il attire l'attention sur le danger résidant dans la méconnaissance de la polysémie de certains mots: si un mot composé notamment d'un terme polysémique est traduit dans une autre langue, le choix d'un sens fautif à la place du sens juste peut provoquer un non-sens (*Babylonia* 98, 3, p. 77). Un autre genre d'erreur créatrice de mots qu'analyse Hans Weber est celui de la mauvaise lecture de certaines lettres, aboutissant à la substitution desdites lettres par d'autres (*Babylonia* 97, 2, p. 67). Citons comme dernier exemple de cette liste incomplète le fait que Hans Weber s'attache à démontrer l'importance du contexte, même non exprimé, pour comprendre le sens d'un groupe de mots (*Babylonia* 96, 1, p. 68).

Cette variété concerne non seulement les sujets, mais aussi les langues traitées, allant des langues qui nous sont proches dans le temps et l'espace (*allemand*, *français*, *italien*, *anglais*) à des langues éloignées dans le temps et l'espace comme le *sanscrit*, le *latin* et le *grec*, en passant par des langues moins proches dans l'espace, comme *l'arabe*, et dans le temps, comme le *francique* et le *goth*. Il est à noter qu'au fil des rubriques Hans Weber se réfère de plus en plus souvent aux langues anciennes.

**“Moveor” heisst griechisch
pélô oder pélomai, das
neben “sich bewegen”
usw. auch “sein” und
“werden” bedeutet,
und eben dieser Stamm
ist die gesetzmässige
Weiterentwicklung von
*qwelo-.**

(*Curiosità linguistiche*, 2/2004)

On ne peut que remarquer qu’une même variété se manifeste encore dans le grand nombre de raisons invoquées pour les changements linguistiques observés, relevant tant de l’histoire événementielle que des divers liens, notamment guerriers et économiques, qui relient les peuples, tout comme de la religion, du tabou et de la croyance. Une dernière expression de cette variété qu’il convient encore de signaler est celle de la forme: Hans Weber écrit tant en français qu’en allemand, anglais et italien, passant avec aisance de l’une à l’autre de ces langues. Derrière cette variété, qui semble bien reprendre un principe d’esthétique littéraire prisé dans l’antiquité, celui de la ποικιλία (la diversité), se cache cependant un seul et même propos: celui de montrer les liens étroits entre les langues et les cultures, reliées par les mots qui voyagent de l’une à l’autre en revêtant au gré de leurs pérégrinations les costumes de chacune d’elles. Mais on le sait: la vie en société est constellée de malentendus; il n’en va pas autrement des mots, dont certains refusent parfois d’adopter les caractéristiques que l’analogie aimerait leur faire prendre. Ces entorses à l’analogie, que du moins les apprenant-e-s des langues souhaiteraient constante, de même que celles à d’autres principes, Hans Weber ne manque jamais de les mentionner avec humour, une autre caractéristique de ses textes qui en égaie agréablement la lecture. On l’aura compris: de par leur richesse et le point de vue adopté, les rubriques de Hans Weber constituent d’excellents points de départ pour réfléchir au plurilinguisme, notamment dans le cadre scolaire. Comme je m’intéresse avant

tout à la prise en compte des langues anciennes dans l’enseignement de la langue de scolarisation et des langues secondes, je me propose à présent d’esquisser trois pistes de réflexions sur la base de rubriques de Hans Weber, la première relevant de l’étymologie, la deuxième portant sur un phénomène morphologique et la troisième sur le caractère évolutif de toute langue.

Des similitudes qui remontent bien loin

Le point de départ de ma première piste m’est donné par la rubrique parue dans *Babylonia* 1995, 2, p. 70, et intitulée «*Das verglimpfte Geziefer». Hans Weber y traite en allemand, en français et en anglais de termes négatifs, comme *insolent*, *ingrat*, *Ungeziefer*, *unleash*, formés à l’aide d’un préfixe négatif et d’un terme positif, **solent*, **grat*, **Geziefer*, **leash*, qui a, lui, disparu. En juxtaposant les termes négatifs d’une part aux mots positifs de la même langue qui ont disparu et de l’autre aux mots négatifs des deux autres langues prises en considération, Hans Weber souligne la présence du même phénomène dans les trois langues – la disparition du terme positif et la permanence du terme composé négatif. Cependant, comme en passant, il met également en évidence la ressemblance de la première syllabe de tous ces termes, *un-* en allemand, *in-* en français, *un-* en anglais. Cette rubrique datant d’une époque où Hans Weber ne se référait qu’exceptionnellement au latin et au grec, on ne trouve pas ici d’explication sur cette ressemblance, remarque que je ne peux m’empêcher d’ajouter, même si elle ne concerne pas le cœur de l’affaire. Si les trois préfixes se ressemblent, c’est en effet qu’ils remontent tous trois à une négation indoeuropéenne qui servait à nier le mot qu’elle précédait: **n-*. Ce préfixe négatif a subsisté dans les langues indoeuropéennes sous deux formes. L’une, *un-* ou *in-*, est celle que nous

avons rencontrée dans la rubrique en question: c’est la solution proposée par le latin pour prononcer le **n* négatif, en le faisant précéder de la voyelle *i*. L’autre forme vient de la solution trouvée par le grec pour répondre à la même difficulté de prononcer une consonne en début de mot: elle consiste dans la vocalisation de la consonne en *α*, autrement dit dans l’«alpha privatif» que l’on retrouve dans des termes comme «aphone, apatride». Il est vrai que la rubrique de Hans Weber ne comporte aucun exemple de mot négatif formé avec l’alpha privatif. Mais les deux termes cités illustrent eux aussi le phénomène mis en évidence par Hans Weber: leur forme positive «phone» et «patride» a disparu. L’ajout de cette remarque comporte encore deux autres avantages, non négligeables sur un plan didactique: permettre aux apprenant-e-s de découvrir que d’une part les préfixes négatifs *in-* et *un-* (de même que *a-*) dans les diverses langues sont identiques, de l’autre que le sens négatif du préfixe n’est pas aléatoire, mais qu’il repose sur l’histoire de la langue.

Des règles qui changent avec la société

Ma deuxième piste de réflexion concerne le phénomène morphologique illustré par les mots composés, auquel Hans Weber a consacré une rubrique intitulée «Why not *Potamohippos?» (*Babylonia* 2001, 2, p. 55-56). Hans Weber y démontre que si en grec l’ordre dans lequel se trouvent l’élément déterminé et l’élément déterminant d’un mot composé était indifférent, *Theodora* et *Dorothea* s’équivalant, il n’en va pas de même dans les langues germaniques, ni dans les langues romanes. De fait, les premières ont généralement adopté l’ordre strict de l’élément déterminant précédant l’élément déterminé, comme le corrobore le mot *Weinflasche*, alors que dans les secondes, c’est l’ordre inverse qui règne, comme

l'illustre le terme *loup-garou*. Ainsi, comme le montre ce changement de l'importance accordée à l'ordre des éléments dans les langues germaniques et les langues romanes par rapport au grec, les langues évoluent et les règles ne sont pas éternelles. Et il semble bien que les nouveaux termes «pseudo-composés», comme les appelle Hans Weber, qui ont vu le jour ces dernières décennies et qui sont formés à partir de termes invariables comme *euro-* ou *éco-* ne respectent plus les règles en usage ni dans les langues germaniques ni dans les langues romanes et que, comme en grec, l'ordre des termes soit à nouveau indifférent, *vidéo-club* et *club vidéo* s'équivalant, tout comme *video game* et *game video*.

Sous plusieurs aspects, cette rubrique me semble particulièrement appropriée pour faire progresser des apprenant-e-s dans leur curiosité et leur conscience linguistiques. De fait, dans le cadre d'un phénomène récurrent dans de nombreuses langues, celui des mots composés, elle met en avant le système commun aux diverses langues et consistant dans la juxtaposition de deux mots, tout en soulignant les différences entre les langues. Cet axe synchronique, horizontal, est de plus complété par un axe diachronique, vertical, puisque Hans Weber montre les règles régissant le même phénomène tant en grec que - à l'autre bout de l'échelle du temps - dans la langue européenne globalisée en train d'émerger. Or, la découverte de ces règles et des changements auxquels elles sont soumises ne peut qu'aiguiser la curiosité par rapport tant à sa propre langue qu'à celles que l'on apprend dans un contexte scolaire ou extrascolaire. On peut par ailleurs se demander si le fait que les différences relatives à l'ordre des éléments dans les mots composés s'estompent, que les règles régissant le système des mots composés semblent en quelque sorte se globaliser, n'est pas au moins partiellement en lien avec la globalisation croissante de l'espace dans lequel ces langues évoluent.

Des rapprochements qui ne manquent pas d'intriguer

Ma troisième piste de réflexion concerne justement ce caractère vivant, évolutif de toute langue. Hans Weber le mentionne au détour de plus d'une rubrique et il lui en consacre au moins deux, intitulées «Mots volages» (*Babylonia* 2002, 3, p. 50-51) et «Je tourne, donc je suis» (*Babylonia* 2004, 2, p. 72-73).

La première des deux rubriques se penche sur l'usage métonymique d'un terme, un phénomène qui apparaît fréquemment quand un terme est utilisé pendant un laps de temps assez long dans un contexte soumis au changement: «le signe linguistique (le «signifiant»), étiquette d'un objet, peut donc se détacher de cet objet au cours de l'évolution, puis se poser sur un nouvel objet, plus ou moins proche du premier», comme l'explique Hans Weber; en guise d'illustration, il cite le cas de *bureau*, un terme qui désignait à l'origine une «étoffe de laine brune grossière», puis le «tapis d'une table où on effectuait les comptes et où on délibérait» et aujourd'hui, plus spécifiquement, «la pièce dans laquelle est installée cette table de travail», «l'établissement tout entier où travaillent des employés et le service qui y est assuré (*bureau de renseignements*)», et enfin, «collectivement le personnel travaillant pour un service». Si ce phénomène peut être considéré comme emblématique de l'évolution d'une langue, celle-ci est également illustrée par les sens successifs et donc interdépendants qu'acquiert une racine indo-européenne au fil du temps et de l'histoire des peuples qui l'utilisent. C'est là le sujet de la seconde rubrique mentionnée, qui explique l'évolution de la racine indo-européenne **qwelo-*, dont sont issus tant les termes dérivés des mots grecs πέλω/πέλωμαι (je marche, je circule) comme *pôle* et κύκλος (le cercle) comme *cycle* que les mots dérivant de la racine latine *col* comme *horticulture*. Aux yeux de la passionnée de l'antiquité que je suis, la

richesse de cette rubrique-là réside tout particulièrement dans l'accent qu'elle met sur la permanence dans nos langues des racines indo-européennes et des sens qu'elles véhiculent de même que sur le rôle fondamental joué par les deux langues dites mortes dans la formation et le modelage de tant de mots qui qualifient nos réalités quotidiennes à travers les siècles. La mise en évidence de cette profondeur historique tout comme de la souplesse des racines de base, dont le sens premier est toujours adaptable aux nouvelles réalités, constitue une autre façon de construire chez les apprenant-e-s une conscience de la langue.

Arrivée au terme de ma contribution, j'espère être parvenue à montrer que les rubriques anthologiques de Hans Weber méritent non seulement d'être lues, mais également d'être exploitées dans l'enseignement. Une fois que l'on a suivi ce guide perspicace et amusé dans plus d'une de ses pérégrinations qui permettent de parcourir et de découvrir dans le temps et l'espace l'univers de langues diverses et liées entre elles, la curiosité est continuellement éveillée. Dès lors, prononcer tout simplement des mots ou des expressions, sans avoir tous les sens à l'affût, devient en effet mission impossible: *maintenant* que l'on *tient en main* quelques clés qui permettent de *clore en concluant* à la parenté entre *cou* et *Hals*, on ne peut s'empêcher de soupçonner que la vache de *parler comme une vache espagnole* et le loup de *dark as a wolf's mouth* ont quelque chose en commun.

Antje-Marianne Kolde

docteure ès lettres, est professeure-formatrice en didactique des langues anciennes à la Haute École Pédagogique de Lausanne; elle est également chargée de cours à l'Université de Genève en langue et littérature grecques et membre du GREL.